

INEDITS

Nouvelles hybrides

- Jolissoir *page 2*
- La gourmette *page 6*
- Noé des roselières *page 8*
- Sombre dimanche *page 11*

Jolissoir

- **On trinque ?**

- « *On trinque !* »

Il essuie la buée sur le verre avec un doigt fuyant.

Une menthe limée frappée, ça pose un combattant...

- **Alors, c'est vrai ce que dit Paulo, t'as plongé ?**

- « *Ça va faire un peu plus d'un an.* »

Il est venu avec sa mortaise, une grande bringue aux cheveux filasse, une énergie pour "junkie" fatigué.

Motus et bouche cousue.

- **L'héro ?**

- « *L'héro !* »

- **Pas d'angoisse ?**

- « *J'ai l'air d'en avoir ?* »

- **Ben...**

Il a quand même deux méchants cernes autour des paupières, le voyageur de midi moins le quart, un imperceptible tremblement de mains, peut-être fortuit.

- **L'héro, comme ça, sans transition ?**

- « *A vrai dire, j'ai commencé par les acides mais j'ai touché un peu à tout pour voir.* »

- **Il paraît qu'on peut pas s'en défaire ?**

- « *J'sais pas !* »

- **Ta dose journalière, c'est quoi ?**

- « *Ça, c'est mon affaire, t'es curieux, non ?* »

Evidemment, il ne va pas sortir comme ça, d'un coup, la cuillère à chauffer la *horse* et la seringue hypodermique, ce n'est pas le style cours du soir.

- **On peut voir ?**

Posément, il ouvre la fermeture éclair d'un porte-document, désigne du menton la chose :

- « *Ça !* »

- **Quoi ça ?**

Un petit sachet de plastique fermé par un trombone.

Une poudre blanche à l'intérieur.

- **C'est du sucre ?**

Il a un sourire triste :

- « *Tu veux essayer ?* »

- Pas de blague !

Comme ça, à l'œil nu, il n'y a pas moyen de vérifier si le grain de ce brown sugar est fin, son goût amer, bref si la poudre est vraiment soluble dans l'eau.

- Tu en as pour de l'argent ?

- *« Pas mal ! »*

- C'est aussi ton gagne-pain ?

- *« Tout à fait ! »*

- Et tu te ravitailles à Amsterdam ?

Il hausse les épaules, l'air de dire :

- *« Quelle importance, le lieu ... »*

- Tu te poses à Genève ?

- *« Non ! »*

- Zurich ?

- *« Tu ne veux pas non plus le nom de mes fournisseurs » ?*

- C'était pour mieux comprendre ...

- *« Sois bref ! »*

- Le flash, c'est quoi ?

- *« Un moment de plaisir ! »*

- Tu charries !

- *« Non ! »*

- Des problèmes avec ta famille ?

- *« N'insiste pas « »*

- Pourquoi, je brûle ?

Il vient de jeter un œil vers le hall d'entrée.

Du fond de la salle, on voit tout en panoramique.

Un bref recul :

- T'as peur des flics ?

- *« J'sais pas. J'ai surtout peur de la prison. »*

Imperturbable sur son strapontin, Petit Jacques avale les galaxies à la vitesse grand V.

Il n'a pas cet air fané qu'ont parfois les égarés de la reniflette, ceux qui font joujou avec des fougasses au trichloréthylène ou du soleil en poudre, ces rois du trip mental au foie tellement secoué qu'ils ressemblent à une branche de mimosa en avril.

Il se retourne vers la scène de ce "bouchon" poisseux qui fait trois fois par mois des passes d'armes de café-théâtre, et cesse de raconter sa vie.

A l'angle du plateau, on devine une installation kitsch, intégrant tout un jeu de lanternes et de spots.

Un comédien barbu est en train d'investir les planches et ça n'est pas n'importe qui.

En douceur, le travelling change de rails et le bistrot de "look".

Métamorphose aimable.

Le music-hall impromptu aux heures creuses, c'est le lieu idéal pour gérer les silences des goûteurs d'infini.

Au demeurant, le rêve saigne. Un vieux limonaire brasse des airs sucrés.

Il est là, Jolissoir, avec son bouc en triangle des Bermudes et sa figure de Mazarin passée à l'attendrisseur.

Les deux pieds à l'équerre sur un semblant de praticable, il est venu mijoter, entre deux clairs de lune, une poésie sans bluff, sans trémolo, sans numéro de claquettes.

Un saltimbanque de soixante-cinq piges qui ne va pas au chagrin pour le plaisir de faire pâmer les deux orphelines, c'est rare et bougrement salubre. Depuis le temps qu'il tète le sein du Music-hall, il pourrait faire dix-neuvième siècle, Jolissoir, mais non, il sort les mots, les jette au vent de ses doigts fins de prestidigitateur :

*"Un peu
beaucoup
passionnément
nulle part ..."*

Dans le beuglant rigolard et pincé, un ange passe.

Petit-Jacques, mal à l'aise, ronge ses ongles en silence.

Il n'a pas assez de recul pour saisir les finesses et les états d'âme de ce baladin au cœur gros qui mouline ses prophéties de plomb, du fond de son kiosque à musique.

Pas de code pour communiquer. Des souvenirs ténus, voués aux encoignures de portes.

Il n'en tire pas moins mentalement sa casquette à ce frimeur de belles indifférentes, à ce raccordeur de piano qui chante des chansons dédiées à personne et fait sauter l'email de toutes les petites.

Double parfait.

Il est ici pour séduire, Jolissoir, avec son langage délié de seigneur des bas-fonds.

Incidemment, il fixe Petit-Jacques et son mégot flatulant qui suit sans le savoir les lois de la gravitation universelle.

Puis, sans se presser, il entreprend de boucler sa valise comme un Pierrot lunaire arraché à sa sciure.

Adieu vat !

- « *Jolissoir, c'est mon père !* **fini par lâcher le dealer impavide à son confesseur ébahi. Il y a beau temps qu'on ne se parle plus !** »
La phrase claque comme un coup de 22 long rifle.

Sur ce, Petit Jacques s'en va, louvoyant, entre les vomissures du cani.
- « *Mon père a l'air de sortir d'un conte de Noël ...* »

Le fait est.

A trop marcher dans l'éphémère, à trop sniffer les parfums d'Orient, il ne lui reste que des extras pour expert en narcotique et ses stages d'intraveineuse sur les bords embrumés du Léman.

A l'angle de la rue, il trousse le bas de son polo et fixe complaisamment la saignée du coude.

Des scarifications sont visibles, maladroitement opérées avec un halo bleu autour de l'incision.

Un bref instant, l'homme au bras d'or racle sa gorge avant d'allumer la mort douce.

Une suie noire balaye in fine cet imbroglio ambulante.

Accroupi sous un arbre, il a encore la force de regarder la nuit, paisible, intense, dilatée comme un coup de sang.

Il n'a pas su retenir son père, n'en parlons plus.

Il se sent désormais étranger au monde.

Désespéré ?

Même pas.

Ce n'est ni un bas-bleu du plaisir défendu, ni un irréductible.

D'ailleurs, qui pouvait croire que l'enfant des cités serait déboussolé par la sérénité des lieux et que, sous l'aimable raffut des rossignols, à force d'entendre clabauder les barbets, il en perdrait le boire et le manger et par surcroît son latin...

JP G

La gourmette

L'homme se tourne de trois quarts, flegmatique, tend son poing gauche, déroule ses doigts, les referme, psalmodie gravement. Bouillie informe des mots au sens incompréhensible.

Parle-t-il wolof, malinké, bamiléké ?

Mystère !

Derrière le devin - sur sa carte de visite, un nom : Adama - la grande photo murale d'une savane africaine. Au-delà, passé le portillon, la frontière franco-suisse.

L'hôte est en boubou, grand et bien découpé. A ses côtés, une ribambelle d'objets hétéroclites à la fonction propitiatoire : un chapelet, deux partitions à la très belle calligraphie arabe, un livre coranique ou ce qui en tient lieu.

Plus en retrait - marque de modernisme - un attaché-case.

Serein, le marabout fume des *Dunhill*, a les mains visiblement soignées.

Il émet en douceur une prédiction de principe :

- « Je vois votre fiancée ! »

Sa fiancée ?

Pour Robert, c'est, comment dire, la quadrature du cercle. Adama va avoir du mal à la trouver puisqu'elle n'existe pas.

N'empêche, le fait de poser le problème de sa disparition n'engendre chez lui aucune espèce d'embarras.

Il est là pour ça. C'est même sa raison sociale, la filature psychologique.

Il ne dit pas :

- « Une femme de perdue, dix de retrouvées », mais « Votre fiancée, j'en fais mon affaire, fiez-vous à mes pouvoirs ! »

Diable !

Incidemment, il en profite pour réclamer une consultation tarifée de première grandeur, histoire de réveiller les esprits qui roupillent.

Ne perd pas le nord, l'homme du sud et comme son consultant tarde à se faire plumer, il saute sur le combiné pour appeler à la rescousse un correspondant invisible, probablement le gentleman croisé tout à l'heure dans l'immeuble, en boubou impeccable et par surcroît rompu aux subtilités de la langue française.

Robert subodore une stratégie perfide visant à endormir tout à fait sa méfiance.

La conversation en duplex ne cesse de s'enfler, se nourrissant au fil des minutes des vagues hésitations du devin - déchiré entre morale et marketing - qui psalmodie longuement, empaume un cahier, trace une colonne de points sur une page puis une seconde, les relie par un trait.

Dessine-t-il un tatou stylisé, un tigre du Bengale ?

Impensable en Afrique.

L'âme de Robert file un mauvais coton.

Et la fiancée dans tout ça ?

Adama vient de la repérer au loin dans le cosmos.

Il précise le traitement :

- « Il faut la nettoyer avant de poursuivre le travail ! »

La nettoyer ?!!

Entendez : restituer à la fiancée fugitive sa patine initiale.

Et d'abord, une étoile fanée, ça se nettoie comment ?

- « En priant. Tel est le principe. »

Le medium, acrobate moyennement céleste - il a enseigné en brousse et appris de son père les rudiments de la pratique chamanique - semble fasciné par le recueil de versets qu'il consulte en expert.

Robert le verra allumer une cigarette en tenant la boîte d'allumettes serrée entre son pied et la moquette.

De l'argent liquide ?

Pas question.

L'autre regarde avec insistance l'alliance de son protégé d'un soir, risque une question cryptée :

« Vous avez une gourmette ? »

Pas de gourmette !

« Une montre ? »

Pas de montre !

Alors, quoi ?

Eh bien, zéro miracle. Reste simplement la confiance et le bon à tirer pour une nouvelle séance plus riche en mélodrames souterrains.

Chez les devins du pays vaudois, il n'y a pas de crise de l'emploi, le moral est au beau fixe.

Noé des roselières

**Le patron de l'auberge vient de claquer la porte et la nuit se ravise,
elle va encore attendre un peu.
En aval, le coup de torchon des cavaliers de l'Apocalypse.
En amont, de gros nuages laineux, formation caracul.
La bise retient un instant ses gros mots puis libère gravement une
armada de goélettes.**

**Une vraie beigne !
Ouf ! Nous voilà sauvés.**

**Sur la grève, on aperçoit le cul d'un canot et sa chaîne traîtresse.
Il ne fait pas un temps à mettre un pontonnier dehors.
Des " *arcouasses* " s'éclipsent au fil de l'eau, scories errantes que le flux
déglutit quasiment sans remords.
Le vent draine en geignant une houle pistache, un peu glaireuse, dense
et crantée d'écume.**

**Pas le moindre raffiot. Trois rondins sur le quai.
A l'horizon, un bataillon de balises. Une chaussure par deux cents
pieds de fond. Exit le monstre du Lochness, les yachts parcheminés et
le pélican vert. La voile, vieille roturière, est inscrite aux abonnés
absents.
D'un côté, on devine le goulot du Léman, l'étranglement cireux du
Rhône et de l'autre, les lointains chambrés d'une cuvée royale : le
grand lac !
L'homme pivote un instant sur lui-même, le regard plein d'aveux. Il
entre dans le gris très doux de sa mémoire, le temps d'exhumer des
souvenirs de trente ans baignés d'eaux lagunaires.**

**Non, il n'a pas des dispositions pour le spleen.
Les longs chalands qui hantent ses rêves ont plutôt des allures de
gondole.**

On imagine pourtant, les freluquets d'antan, buvant des limonades roses sur les genoux de loups de mer en pantalon huilés, dans un décor grandiose.

Noé, lui, n'a pas vraiment dételé.

La preuve?

Il fait encore la cour aux perches quand l'envie le taraude et pas sur un vaisseau trois-ponts, non, sur une barque utilitaire qui emprunte les réseaux trompeurs où l'eau fait claquer ses charrues.

Le Léman, c'est le bocal de toutes les félonies. On y respire des miasmes de jugement dernier. Parfois on croise des vaisseaux fantômes; on les vénère.

Toute sa vie, Noé s'est maintenu debout à la vague, ou assis sur le banc de nage, comme les copains.

La pêche, c'est sa seconde maman. Depuis ces temps de vraies batailles pour le gagne-pain, ces temps où les pêcheurs à la peine allaient aux rames comme on va aux galères, prenaient le cap, bronchaient contre la vague.

Pas question de se faire drosser contre les écueils.

Ouvriers ?

Par la force des choses. Le travail "un et indivisible", l'effort soutenu et pour le réconfort, un "*drink*" de temps en temps.

Passionnés ?

Certainement. Dans leurs paniers à rêves, une moisson de termes maritimes à l'imagerie soignée, d'authentiques glossaires à poètes. Sans oublier bien sûr, côté ambiance, les mouettes championnes de billard, les boucaniers et leurs lorgnons, les machineries étranges des steamers d'autrefois, un Commodore anglais en sa villégiature, entonnant "Le temps des cerises" dans les années vingt, dressé face à la proue.

Bon an, mal an, les hommes de plein vent labourent des lits de varech dans leur débraillé aquatique. Bien dans leur peau.

De quel destin peuvent bien rêver les corégones ?

Toujours mouillés, ils ont deux enfants, parfois trois, une femme aux yeux carbone qu'ils appellent "Sirène" et qui enfouit, octobre venu, dans des boccas de fortune, des pluies de mirabelles bleues.

Une chose est sûre : Noé le juste ne prend pas de grands airs pour parler du métier, des "*bredins*" qui gambillent et mènent leurs sarabandes dans la gueule aux crocs jaunes qui n'a qu'un centre de gravité : l'espace-temps !

Au loin, les collines rondes, une demeure rococo, un talus raide avec des traînées savonneuses, gradins de planches vermoulues, des agrégats sous les taillis rasés par des barbiers de fer.

L'écriture d'une foulque sans cérémonial sur la traîne plombée de l'eau où meurent des roselières, les bords nicotinéés des champs.

On tend l'oreille pour soi, les bruits de la vie courante ont des relents d'embouchure de rivière, avec des claquements de gaffes, des ahanements de haridelles, la succion cloquée des fondrières.

Maigre rituel avant l'envol des cols verts, un crissement de pas sur le gravier.

Des tigrures sur le lac quand la lumière brasille comme dans un tableau de Turner, là-bas, dans la chambre haute des pêcheurs.

On s'abandonne les yeux fermés à des itinéraires pour agence Cook, aux basques des navires qui tracent leurs rêves illuminés dans les contreforts de la nuit, d'une belle écriture d'arpenteur.

On part à la recherche du météore tombé du ciel au siècle âpre et mystérieux des Celtes ou tout au fond du robuste vivier, on lorgne ces déchets de mort, ces avirons dépareillés, quand on n'exhume pas le souvenir d'un canotier perdu au temps des cabotages et des longues chaloupées de dames en crinolines.

Salut pêcheur !

JPG

Sombre dimanche

Citizen crânes

Voilà ! Elle a cessé de vivre, la barre de corail.

Il y a cent ans, on fit d'abord des fouilles le long des bras d'acier du module englouti.

On exhumait tantôt un film au fantastique prémonitoire, tantôt de courts documentaires.

Des archéologues avaient travaillé ferme, durant des décennies, sur les bobines dégagées des bandelettes.

Les marques douanières dessinées en trompe-l'œil semblaient fusées, même gravées à la loupe.

Des filles étonnantes et louches ralliaient parfois le Palais de l'île, interpellant de loin le vieux conservateur qui cochait d'une croix les trouvailles :

- "*Phantom of Paradise ?* "

- O.K !

- "*La guerre des étoiles ?*"

- Parfait !

Dans le magma foireux, des nageuses élégantes et nues plongeaient deux à trois fois par minute, telles des pêcheuses de perles d'une antiquité désormais révolue.

Sur la vidéo à rayons infra-magnétiques, on entendait trembler leurs clavicules. Elles frôlaient par moment un buste de pierre d'une admirable patine, puis, la tête rejetée en arrière, commençaient à éclairer la ville.

Des vasques d'opales, des galeries d'opium s'illuminaient soudain comme dans un tableau de Chagall.

On devinait des coqs, des arbres fleurs dans ce Palais ethnographique brusquement jailli des abysses.

A l'évidence, la pelle des excavateurs avait mis au jour des trésors.

Dès lors, il fallut se cantonner dans un standing modeste, sans blason, rechercher une prophétie moins voyante.

Puis ce fut le silence...

Il y a deux ou trois décades, un garde s'est mis à gueuler très fort :

" *Les Glockomes arrivent !* "

" *Les Glockomes arrivent !* "

Comme chaque décennie en effet, ils débarquaient de leurs aéronefs et entraient dans la cathédrale en anthracite de synthèse.

Dessous, la crypte solennelle reconstruite à l'échelle.

Psalmodiaient là, plusieurs géants blafards au corps ceint d'une pellicule jaune, copies conformes des *Zappatas* confits d'un Moyen-âge depuis longtemps tombé en désuétude.

Sur les murs, quelques ex-voto :

- *Les vidéastres reconnaissants !*

- *A mon cher Lucifer !*

A l'entour, plusieurs portraits de Dracula et Frankeinstein junior.

Comme à l'accoutumée, l'œil torve, enveloppés d'un parfum Siva, les Glockomes s'inclinaient sur la tombe du cinéphile inconnu tombé au champ d'honneur en l'an de grâce 1991 puis ils filaient tout droit vers la voûte étoilée. L'exploration à Mach 20 relevait pour eux de l'enfance de l'art.

Aujourd'hui, la montagne à l'instinct grégaire promène sa magnificence au-dessus du punch lacustre devenu acide pur à force d'être embaumé.

Mais le froid pince, les cumulo-nimbus ont engendré un repassage plat, tout à l'économie.

Le regard hésite entre labyrinthe et ruisseaux.

De temps à autre, le crayon de l'examineur marque une hésitation.

Il compte les metteurs en scène un par un et marmonne :

- « *Ces hommes n'ont pas gardé le souvenir de ma main mutilée.* »

« *Aucun n'en réchappera !* »

Un appariteur noir jette un regard glacé sur cette chair haletante qui saigne abondamment.

Le joker du rêve casse son petit confort de greffier nostalgique.

Il n'en a cure.

Il a passé la barre des 15 % d'adrénaline.

Les belles histoires de Wells, Vlad l'empaleur, sont là pour le bercer.

Il pense qu'il survivra.

A Sanaa l'antique, dans cent millions d'années, il deviendra sûrement perce-neige.

Pour l'heure, il suit d'un air gourmand les funambules aventurés sur les toits de couleur, les enfants qui s'aspergent d'eau claire, réconciliés pour les extrêmes et qui s'en vont d'un pas lifté, essayer de leurs paumes roses les cannelures torsadées des cygnes grand veneurs, portant caftan d'hermine et brandebourgs de Cologne.

Armés de cravaches bleues, ils fondent brides abattues vers les faubourgs de Saint-Rigobert.

Qui se souvient de la bataille qui fit 200 000 morts ?

La nuit, on ne sait plus.

A l'aube, les réverbères crépitent. On dirait de grands géants abyssins.

Un nain colle une feuille d'amiante sur une stèle de granit pour annoncer la fête.

L'île aux cygnes étale sa gloire, les joues tout emperlées de givre.

Là-bas, c'est le coin reprisé des méprises.

Un bouge d'ombre, un plissement.

Tout regard est éteint.

Ici, il y a mille ans, un fakir blond a battu le tambour d'eau posé sur un socle d'ivoire.

- « *Vous prendrez bien un Djinn ?* »

Un homme brise son œil pour se remémorer l'Histoire.

Au-dessous des soupiraux glacés, traîne un bric-à-brac de feuillages argentés, de chardons bleus, de laine de mouton peignée et de pianos à charge creuse.

Bon, c'est vrai, la ville se consume vite mais l'essentiel demeure.

On le voit aux frémissements des toits, aux yeux révoltés des quinquets, à la bouche grande ouverte des puits.

Sombre dimanche.

L'air est matelassé de fluorescences vertes.

On suit la courbe des arches, le bouillonnement noir des pavés.

On ne néglige rien : les arbres sans affûts, sans oiseaux, les jointures émoussées des nerfs de la ville, quelques chiens jaunes éborgnés mais taiseux, la neige explosée sur le basalte noir où jaillit l'étincelle d'un arc de rubis.

On peut suffoquer de plaisir quand le vent tournant effleure le bitume.

On retrouve sous les vêtements de la nuit - fille publique - un bruit imperceptible qui est celui des fontaines.

Dans la crypte, les vigiles accroupis ont repris leur incantation nasillarde.
Un petit garçon s'approche de sa mère :

- « *Dis M'man, c'est vrai, demain, c'est l'an 3000 ?* »

- « **Tais-toi Icare, cesse de jouer avec la main courante, tu vas t'abîmer les nageoires !** »

JP G